

Rose reposa la boîte en fer blanc sur l'étagère au-dessus de l'évier de la cuisine. Depuis des années, elle plaçait dans ce coffre cabossé les billets froissés qu'elle parvenait à épargner. Peu à peu, les pièces d'argent puis de cuivre avaient remplacé le papier. Aujourd'hui, on n'y trouvait guère que des coupons de réduction périmés, découpés sur des emballages de produits devenus trop chers. Rose comptait chaque sou. Elle avait supprimé l'accessoire avant de rogner sur l'essentiel. Elle avait raclé des couches de plus en plus fines. À présent, elle grattait sur le roc, là où s'élève le mur de la dignité. Rose ne craignait pas la pauvreté. Elle l'avait toujours connue et s'en était accommodée. Mais elle redoutait la misère.

Elle rassembla ses cheveux, les fixa, puis regarda Olivier. Il était assis la tête baissée devant la table de la cuisine, les mains posées à plat sur la toile cirée aux motifs estompés. Armée d'un torchon, Rose empoigna la casserole sur le feu et versa le café brûlant dans le bol de son mari. Ils travaillaient depuis près de vingt ans pour la famille Siorac. Rose s'occupait des repas, du ménage et de toutes les autres tâches qui devaient être effectuées au château. Olivier gérait l'intendance et l'exploitation forestière du domaine qui s'étendait sur la totalité du canton.

— Allons-nous-en, maugréa Olivier. Nous trouverons un emploi ailleurs.

— Tu veux dire en ville ? répondit Rose. Il faudra changer de logement. Probablement un petit appartement. Je vais aller lui parler. Je vais lui expliquer. Elle comprendra peut-être, cette fois-ci.

— Ça fait cinq ans qu'on n'a pas été augmentés. Depuis la mort

du vieux. Chaque année, elle dégote de nouvelles justifications. La crise agricole, la sécheresse, la baisse des cours du bois, la pression des banques, et je ne sais quoi d'autre. Une fois, elle a même évoqué le coût exorbitant des obsèques de son mari. C'est une grosse pute acariâtre. On n'en tirera rien.

— Je vais aller la voir. Seule. Tu vas encore t'énerver.

Olivier fulminait. Il connaissait les revenus générés par l'exploitation forestière. Il supervisait la coupe et le repiquage des arbres. Il négociait la vente des différentes essences. Hêtre, sapin, chêne... Les affaires n'avaient jamais été aussi florissantes. Et c'était sans compter les gains des baux arrachés aux cinq agriculteurs qui louaient leurs champs sur le domaine. Rose savait que son époux avait probablement raison. Hortense de Siorac ne lâcherait rien. Mais elle voulait tout de même essayer, une dernière fois.

Rose regrettait l'époque où Sylvain de Siorac, le mari d'Hortense, régnait sur la propriété. La vie au château était festive, sans ostentation. Sylvain de Siorac aimait organiser de grandes réceptions pour célébrer le moindre événement. Dans les différents salons, on voyait se mêler des membres de la famille, quelques notables locaux et des compagnons de chasse, agriculteurs le plus souvent. Les enfants jouaient ensemble dans le parc, à l'ombre des peupliers. En fin de service, Rose et Olivier étaient conviés à table pour partager le dessert accompagné d'un verre de vin cuit. Leurs salaires étaient régulièrement revalorisés et le baron leur glissait parfois un petit billet pour améliorer l'ordinaire.

Le brutal décès de Sylvain de Siorac avait tout changé. Si le titre de noblesse était passé à son fils aîné, Guy, la gestion patrimoniale du domaine incombait dorénavant à sa veuve, Hortense. La loi française n'avait que faire des traditions nobiliaires.

Peu de temps après que le notaire lui eut remis les pouvoirs et

qu'elle eut signé les documents bancaires, Hortense avait été prise de panique devant le poids de la responsabilité qu'elle devait désormais supporter. La santé financière de la famille était pourtant bonne. D'importantes rentes couvraient aisément les charges domestiques et la maintenance. Pourtant, les lourds droits de succession avaient englouti une partie significative de leurs économies et Hortense avait été effrayée par la répétition des factures. Elle avait réalisé que tout avait un coût. Son monde s'était brutalement transformé en une suite de chiffres et elle avait gelé toutes les dépenses, y compris le salaire de Rose et d'Olivier, ses deux seuls employés.

Rose enfila son manteau de laine. Elle décrocha un panier en osier aux bords plats et sortit de la dépendance. Il était 6 h 30 et la nuit peinait à s'évanouir dans la brume matinale. Elle se dirigea vers le vieux pommier au fond du jardin. Sa chienne Elsa la talonnait en remuant la queue. Rose et Olivier l'avaient baptisée ainsi pour ses beaux yeux, chantés par Aragon dans un de leurs livres préférés. Rose examina les fruits qui se trouvaient à portée de main. Elle cueillit quelques pommes, promises à une tarte pour le dîner du soir, en les faisant tourner délicatement entre ses doigts autour de leur pédoncule. Elle choisit la plus rougeoyante, la porta à sa bouche et ferma ses paupières. En croquant, elle déchira la peau et la chair sucrée glissa entre ses dents. Le jus gicla sur sa langue, délivrant des saveurs acides et épicées. Elle perçut rapidement le goût de la noix caractéristique des pommes de cet arbre. Un noyer se trouvait à moins d'une dizaine de mètres et Rose soupçonnait les deux arbres d'être connectés à travers le réseau souterrain de leurs racines invisibles. L'huile qu'elle avait pressée avec ses noix fleurait également un léger parfum de pomme. Mais Rose était la seule à percevoir cette intime relation. Rose avait un don.